

Chapitre 1

Mers-les-Bains, août 1933

Le premier jour, le maître nageur m'a entraîné vers la mer. En marchant, dans son dos, j'ai remarqué sur le sommet de son crâne une petite surface chauve. Cette tonsure hâlée, tachetée de roux, avait plus ou moins la taille d'une galette bretonne. Intrigué par ce détail, et sans m'en rendre compte, je me suis retrouvé dans l'eau jusqu'aux chevilles.

J'ai aussitôt été agressé par les vagues et perdu l'équilibre, tandis qu'à côté de moi, des baigneurs hurlaient de plaisir. Puis, en se retirant, la mer m'a encerclé traîtreusement les mollets avant de se hâter de disparaître. Entraîné d'une main ferme par le moniteur, j'ai avancé un peu plus loin, de l'eau jusqu'aux cuisses, je sentais le reflux aspirer le sable sous mes pieds. Blancheur du bruit des vagues, odeur de plage pénétrante, avec ses relents de sel et d'iode. Une fois de l'eau jusqu'à la ceinture, j'ai attendu en frissonnant. Soudain, j'ai éprouvé l'impression de recevoir une lame de couteau en pleine poitrine. Mon cœur s'est arrêté, mes poumons aussi. J'en suis presque venu à me donner des coups sur la poitrine pour faire repartir la machine.

La leçon n'a duré que cinq minutes : une éternité pour moi. Tandis que je réussissais à m'extirper de cette eau glacée, en clopinant vers le rivage à deux mètres de moi, mes yeux me brûlaient sous le vent salé qui me soufflait au visage. En me retournant, j'ai aperçu le maître nageur, toujours aussi imperturbable, vêtu de son maillot rayé. Le type avait un visage rougeaud à l'expression d'autant plus farouche que l'humidité donnait à sa moustache l'aspect de défenses de sanglier. Je me suis sauvé en courant, masse de chair de poule qui heurta plusieurs

vacanciers avant de me réfugier dans les bras de ma mère. Elle me frictionna vigoureusement avec la grande serviette éponge. Pour me consoler, Maman commanda un beignet au vendeur de chichis qui arpente la plage, toute la journée, avec son cageot autour du cou et ses pantalons retroussés jusqu'aux genoux. Tout le monde en raffole ! Pas du vendeur, de ses chichis : des beignets torsadés et saupoudrés de sucre en poudre qui collaient aux doigts. Dès que le vent se lève, les grains de sable s'agglutinent dessus. D'ailleurs, le visiteur le plus assidu de la plage, c'est le vent. Il souffle en général du nord-est et il apporte souvent avec lui – présents indésirables – des rafales de pluie battante et des vieux papiers. Il arrive aussi parfois les mains vides, simplement pour le plaisir de hululer, de hurler, d'écheveler les vacanciers et d'emporter les parasols.

Une fois remis de mes émotions, le regard vide pointé sur l'horizon, j'ai mâchonné mon beignet froid, en me concentrant bien sûr lui pour ne pas penser au prochain cours de natation. Les vacances à la mer, quand j'y songe, ce n'est pas extra. Des cabines de plage moisies, des crèmes solaires trop grasses, un maillot de bain mouillé qui irrite l'entre cuisses. Quant aux bains de soleil, tout ce qu'on y gagne, ce sont des taches de rousseur et une peau douloureuse qui pèle par la suite.

Sur la plage, les adultes ne se découvrent pas beaucoup. Parfois, monsieur Katzingold ôte sa chemise, mais sans jamais enlever le reste. Dans ces moments-là, il se met debout, le pantalon soutenu par des bretelles imprimées de motifs variés. Ses yeux ont la couleur du plus bleu des produits à nettoyer les vitres. Il porte des bagues au petit doigt et des feutres mous, sent la lotion après-rasage et les cigares cubains, combinaison qu'à six ans déjà, je trouve enivrante. À ce que l'on dit de ses filles jumelles, l'une d'elles est brillante et l'autre est lente. Mais personne n'a jamais su laquelle était laquelle. Comme il est interdit de poser la question sans détour, Samuel et la cousine Simone passent des heures à inventer des tests subtils qui révéleraient leurs vraies natures. Mais sans jamais arriver à un résultat concluant.

Encore traumatisé par ma première leçon de natation, j'ai échappé, le lendemain, des mains de mon bourreau lors de la

seconde leçon, pour courir me réfugier dans ma chambre, à l'intérieur de la villa. Au bord des larmes et peut-être la vision déjà trouble, à moins que la peur ne précipite mon mouvement ; toujours est-il que je me trompe de porte et ouvre par erreur celle donnant dans la chambre de Malka Katzingold.

— Oh !, fis-je, en mettant les mains devant mes yeux.

Devant moi, Malka Katzingold était nue comme un ver.

Elle avait un long cou gracile, des petites mains aux doigts délicats, mais des seins pleins et fermes et de fortes cuisses.

« Oh ! » De la surprise à la honte en passant par la consternation, c'est fou ce que l'on peut exprimer avec une seule syllabe, toute une palette d'émotions. Comme si elle lisait dans mes pensées, Malka Katzingold lâche distraitement : « Excuse-moi », avant de s'approcher du placard où est accroché le peignoir saumon assorti à ses mules, de se glisser dedans et de s'y enfermer en serrant le cordon. Cela ne prend pas plus de quinze secondes, mais durant ces quinze secondes, j'avale, à six ans, de quoi alimenter une vie entière de plis lubriques, de courbes ondulantes, de ceci et de cela et encore de cela...

Le soir même, je crayonne Malka, de mémoire, sur une grande feuille de papier. Mais le lendemain, en faisant ma chambre, Maman trouve les croquis et n'apprécie pas du tout. Je sens le regard de ma mère me transpercer, alors que j'écope d'un sermon incendiaire, d'un quart d'heure, pendant lequel elle me menace de tout révéler à mon père.

Maman dispose d'un vaste arsenal d'airs supérieurs et contrariés. Celui qu'elle affiche soudain, celui que j'aime le moins, signifie : petit vicieux !

Elle déchire mes œuvres en mille morceaux, me traite de petit déluré et d'autres compliments du même style, avant de m'asséner une conclusion que j'aimerais pouvoir rayer de mon esprit :

— Mais d'où sort ce bâtard ?

À six ans à peine, voilà que j'assumais déjà une responsabilité historique.

Par la suite, je découvre que j'ai des difficultés pour m'adresser à Malka Katzingold autrement qu'en bredouillant, ce qui n'est pas mon habitude. Je tente de manière décousue de m'excuser pour mon intru-

sion, mais elle ne comprend pas et me prend par le bras pour me faire traverser les pièces lumineuses, jusqu'à la remise à voiture, en me tapotant les fesses. Mais quand même, j'étais gêné de ce qui s'était passé. De n'avoir pas pu lui donner un mot d'explication, et j'avais honte aussi de ce qu'elle pensait, car elle savait évidemment, qu'au fond de moi, je n'avais rien oublié du tout. Ses formes dénudées m'avaient submergé, comme si elle avait mis en mouvement un métronome intérieur qui n'avait plus jamais cessé de battre depuis.

Évidemment, des dizaines d'années après, je reconstitue aujourd'hui de mémoire, les faits et les mots, comme l'on tente de restaurer un bâtiment en ruine avec sept ou huit pierres restées intactes. Mais, parmi les rares rescapés, il y a ces phrases sans reconstitution ni invention.

La plage que nous fréquentons depuis notre arrivée à Mers-les-Bains, est d'une forme inhabituelle : un arc de grèves plates et battues par les flots, de cinq cents mètres de long environ. Maman étale chaque jour sa serviette blanche dans un grand creux de sable vierge de toute trace de pas, hormis les nôtres. À peine arrivé, Samuel cherche cousine Simone des yeux, avec l'envie de l'entraîner se baigner.

Moi, je m'allonge et j'observe l'océan qui s'étire jusqu'à l'horizon comme un grand drap bleu et plat. J'essaie d'orienter mon regard de manière à n'avoir rien d'autre dans mon champ de vision, alors, cette particularité devient une chose merveilleuse et pratique. Je sens que je suis loin de la mer et que la mer est loin de moi, et c'est une des sensations les plus agréables de ces derniers temps.

Comme tous les jours, Joseph Katzingold nous rejoint, avec sa femme et ses deux filles, quelques minutes après dix heures. Affichant un sourire enjoué, il balaye du regard le rivage et s'exclame, admiratif :

— Quel paysage !

Pointant l'horizon, il fait admirer le panorama.

— Regardez-moi ça ! Magnifique, non ?

Ce matin, l'air chargé d'embruns a un goût de sel. Malgré la fraîcheur ambiante, sous les nuages, un rayon de lumière rose pourpre joue sur le haut des vagues, dans le sillage d'un bateau qui lutte contre le courant. Les mouettes hurlantes, bec affûté, œil avide, attirées par la cargaison de poissons, tournent autour de l'embarcation qui se hâte de rentrer au port.